

Al-Qaida et l'Afghanistan Retour à la case départ ?

Jean-Pierre Filiu *

(Revue *Défense*, n°143, janvier-février 2010)

HYPERLINK "<http://www.cybel.fr/html/Communaute/defense/-143.php>" www.cybel.fr/html/Communaute/defense/-143.php

La direction d'Al-Qaida est aujourd'hui réfugiée dans les zones tribales pakistanaises, qui ont vu naître l'organisation à l'été 1988. Ce retour sur les lieux mêmes de la fondation clandestine de « la Base », traduction littérale d'Al-Qaida, n'est pas le fruit d'un processus linéaire et planifié, mais la conséquence d'une série de développements sur lesquels Ben Laden et ses partisans ont eu au fond peu de prise : de 1991 à 1996, c'est le Soudan qui constitue le centre de la toile d'Al-Qaida et de son jihad global et c'est l'expulsion de Ben Laden hors de Khartoum qui le ramène vers les confins pachtounes, à la frontière entre le Pakistan et l'Afghanistan ; en décembre 2001, c'est l'échec du siège américain de Tora Bora qui permet à Al-Qaida d'échapper à l'effondrement du régime taliban et de basculer du côté pakistanais de la frontière ; en mars 2003, c'est grâce à l'invasion américaine de l'Iraq qu'Al-Qaida prend pied au cœur du Moyen-Orient, mais c'est la résistance des mouvements locaux qui compromet son existence dans le monde arabe quelques années plus tard.

Al-Qaida a ainsi perdu la base territoriale qui fut la sienne dans la province irakienne d'Anbar, à l'ouest du pays, à la frontière de la Syrie, de la Jordanie et de l'Arabie saoudite, même si ses réseaux, toujours implantés autour de Mossoul, conservent une terrible capacité de nuisance, entre autres dans la capitale Bagdad. L'organisation d'Al-Qaida « pour la Péninsule arabique » a été éliminée du territoire saoudien et elle a été contrainte de se replier dans des repaires yéménites à la moindre capacité de projection. Quant au Groupe salafiste pour la prédication et le combat (GSPC) en Algérie, sa transformation en janvier 2007 en « Al-Qaida au Maghreb Islamique » n'a pas sensiblement amplifié son potentiel de rayonnement transfrontalier, malgré les raids, kidnappings et attentats menés de manière sporadique par les réseaux jihadistes en zone saharienne. Tout en encourageant une opération anti-occidentale à forte visibilité de la part de ses différentes filiales, la direction d'Al-Qaida, dénommée « Al-Qaida central », est contrainte de dépendre de plus en plus de ses propres ressources. Par exemple, les différentes conspirations terroristes pour « punir » le Danemark de la publication des caricatures du prophète Mohammed ayant toutes échoué, c'est un militant saoudien d'Al-Qaida qui perpète un attentat-suicide contre l'ambassade du Danemark à Islamabad en juin 2008.

Même si « Al-Qaida central », avec ses deux à trois cents activistes, ne constitue qu'une minorité des mille à deux mille membres d'Al-Qaida dans le monde entier, elle représente le pôle névralgique de l'organisation, celui dont émanent consignes, orientations et propagande, surtout par le canal privilégié de l'Internet et par le biais d'Al-Sahab (« Les Nuages »), la maison de production audio-visuelle d'Al-Qaida. L'allégeance personnelle à Oussama Ben Laden, comme fondateur et dirigeant incontesté (car incontestable) de l'organisation, accentue la dimension stratégique du sort d'« Al-Qaida central » pour l'ensemble du jihad global. C'est là que le parallèle entre le rapport à l'Afghanistan d'Al-Qaida en 1988 et aujourd'hui est particulièrement éclairant.

Ben Laden institue clandestinement Al-Qaida durant les derniers mois de l'occupation soviétique de l'Afghanistan, mais sur le terrain privilégié des camps d'entraînement de « volontaires » arabes, attirés au Pakistan par la perspective de ce jihad contre l'Armée rouge. Car les « pères fondateurs » d'Al-Qaida, Ben Laden et son adjoint égyptien Ayman Zawahiri, voient bien au-delà du théâtre afghan, sur lequel la contribution des « volontaires » arabes a d'ailleurs été négligeable. A leurs yeux, la défaite de l'URSS n'est que la première étape d'un grand œuvre qui ne saurait se limiter à la libération du territoire afghan, car l'avant-garde auto-proclamée d'Al-Qaida rêve d'établir un califat révolutionnaire sur une portion du monde musulman, prélude à son extension progressive à l'ensemble de celui-ci. Le projet totalitaire d'Al-Qaida ne considère donc la libération du joug des « infidèles » que comme un moyen et non une fin, au service de la « purification » de l'Islam et des Musulmans eux-mêmes.

L'organisation de Ben Laden émerge d'emblée comme une machine de guerre civile au sein de l'Islam et elle jette en effet dès mars 1989, dans la bataille afghano-pakistanaise pour le contrôle de Jalalabad, les forces qui avaient été épargnées durant toute l'occupation soviétique. Ces sombres calculs politico-militaires sont évidemment passés sous silence dans les opérations de mobilisation du réseau planétaire de sympathisants, constitué au nom du jihad anti-soviétique et sous la forme du « Bureau des services », une structure internationale de soutien matériel et financier à la lutte de libération de l'Afghanistan. La toile planétaire du « Bureau des services », et notamment ses dizaines d'antennes aux Etats-Unis, sont essentiels dans la diffusion du message subversif d'Al-Qaida et dans sa planification terroriste, et ce jusqu'au 11 septembre 2001.

Al-Qaida est aujourd'hui adossée au conflit afghan dans des conditions qui rappellent celles de sa fondation. Elle ne pèse pas plus en 2010 qu'en 1988 sur le sort des armes en Afghanistan, où les partisans de Ben Laden ne sont, selon les sources américaines, qu'une centaine. Mais la propagande d'Al-Qaida est intarissable sur les prouesses militaires de ses militants et un revers de la coalition occidentale en Afghanistan serait sans nul doute magnifié par l'organisation de Ben Laden comme le fut en son temps le retrait de l'Armée rouge. Cette manipulation médiatique par Al-Qaida de la thématique afghane n'a aucune relation directe avec son implication concrète dans le devenir de

l'Afghanistan avec ou sans l'OTAN. Car, de même qu'en 1988, les priorités d'Al-Qaida sont ailleurs, elles visent à porter la terreur révolutionnaire au cœur même du monde musulman. Et l'objectif stratégique d'Al-Qaida en 2010 n'est pas l'Afghanistan, mais le Pakistan.

Ben Laden a en effet décidé de miser l'essentiel de l'énergie et des moyens de son organisation sur le succès de l'offensive terroriste menée contre le gouvernement d'Islamabad par les alliés pakistanais d'Al-Qaida, qu'il s'agisse des talibans pachtounes, à partir des zones tribales, ou des groupes jihadistes, implantés au Penjab et dans le reste du pays. Al-Qaida appelle au renversement de la République islamique du Pakistan et à l'assassinat de ses dirigeants, accusés d'avoir « apostasié » l'Islam pour mieux le trahir. Elle assimile les responsables pakistanais à « l'Amérique » honnie comme elle identifiait en 1989 le régime pro-communiste de Kaboul aux « infidèles » russes, même après le retrait de l'Armée rouge. Cet artifice de propagande permet de maintenir la pression militante dans la chambre d'écho des sites Internet jihadistes, afin de désigner une cible « infidèle » en lieu et place des Musulmans effectivement combattus, éliminés ou liquidés par Al-Qaida.

La véhémence de cette rhétorique guerrière ne doit pas masquer le profond désarroi de Ben Laden et de son organisation. C'est pour sa survie qu'« Al-Qaida central » se démène aujourd'hui au Pakistan, dans ces zones tribales qui lui ont tant servi de sanctuaire, mais qui pourraient bien devenir un piège. C'est pour desserrer l'étau autour de ses refuges frontaliers qu'Al-Qaida pousse avec autant de virulence à une escalade de la guerre civile au Pakistan, voire à une crise régionale impliquant l'Inde. Le cauchemar de Ben Laden et de Zawahiri, c'est au contraire une poursuite de la reconquête terrestre, entamée à la mi-octobre au Sud-Waziristan par l'armée pakistanaise et couplée avec le bombardement aérien des repaires jihadistes par les drones de la CIA. En ce sens aussi, la boucle est bouclée pour Al-Qaida, machine de guerre civile au sein de l'Islam, pour qui l'adversaire le plus redoutable est devenu le bras militaire de la République islamique du Pakistan.

Le sort d'Al-Qaida est ainsi suspendu à un double arbitrage stratégique. L'un doit être tranché à Islamabad pour désigner la menace principale à la sécurité du Pakistan, le voisin indien ou la subversion jihadiste. L'autre relève du premier cercle à Washington et il met en balance les missions de contre-insurrection, assignées aux forces de l'OTAN en Afghanistan, et l'opération « Liberté immuable », en cours depuis l'automne 2001. Ce positionnement combiné de Washington et d'Islamabad ne sera fondé qu'en partie, et en partie seulement, sur des considérations liées à la problématique afghane, mais il aura un impact déterminant sur le devenir d'Al-Qaida, au Pakistan et bien au-delà.

* Professeur associé à Sciences Po
Auteur des « Neuf vies d'Al-Qaida » (Fayard, 2009)

PAGE

